

Souvenir de vacances II

Elle criait tellement fort qu'elle m'a réveillée ; à neuf ans je dormais très dur. J'étais seule avec ma mère dans notre petit camp à l'île. Une fille de seize/dix-sept ans était venue passer la semaine chez son oncle, notre troisième voisin, et elle criait comme une perdue en plein milieu de la nuit.

— « *Moman ?* »

— « *C'est rien. Dors* ».

Les cris rempiraient, puis des hurlements d'homme que je reconnais — la rivière porte la voix — il m'avait toujours répugné, lui, avec son verre de p'tit blanc pis ses garçons niaisieux qui voulaient pas que je joue aux fers parce que je jouais mieux qu'eux autres.

Un cri horrible, sans équivoque. Aucun chamaillage raide mais consenti dans ce cri-là. Pourtant j'en avais déjà entendu d'autres. Je saute de mon lit, je prends la carabine de mon père pis je sors. Ma mère a dû entendre le plac-plac du chargeur et se rendre compte tout d'un coup de ce que je faisais parce qu'elle a rebondi en trois secondes sur la galerie.

— « *T'es-tu folle ? Arrive icitte j'te dis !* »

Je suis restée une éternité entre les cris de la fille et la voix de ma mère. J'étais sûre de

comprendre. Je comprenais tout et je ne comprenais rien.

—« *Donne moi c'te fusil-là, t'as-tu compris !* »

Je ne sais pas encore pourquoi je lui ai remis.

—« *Qu'essé qu'tu connais là-dedans. Rentre te coucher* ».

De quoi elle avait peur? Moi j'avais pas peur. Je savais qu'une petite fille en pyjama avec un gros 12 est invulnérable. De quoi elle avait peur?

Je ne me souviens plus à quoi je pensais cette nuit-là. Je pense que je ne pensais à rien. Je ne me souviens de rien après m'être rendue, sans âme, sans corps, jusqu'à mon lit sauf du lendemain matin. J'étais encore couchée mais je savais que le bateau de Madame Boudreau était arrivé, c'était le seul qu'on connaissait qui avait un moteur Johnson. Le son des Johnson que je n'aimais pas me semblait pire que d'habitude, j'avais mal partout. La voix de ma mère arrivait de dehors.

—« *J'vous dis, j'sais ben pas ce que j'vas faire avec c't'enfant-là...* »*

Nicole Lacelle

Nous les femmes, nous n'irons pas à la guerre

Le 7 mars 1980 un grand oiseau blanc se posait sur les 6000 manifestant/e/s de la Journée internationale des Femmes. Un grand oiseau qui volait derrière mais bien au-dessus des pancartes des comités de condition féminine des centrales syndicales et bien-bien au-dessus des choeurs monotones et militaires des groupes de gauche. L'oiseau était la figure de proue du contingent des groupes autonomes de femmes, gaiement escorté par les dames géantes de l'escouade de la couleur. Un oiseau qui effectivement rappelait une toute autre couleur, une autre ambiance. Un oiseau de la paix.

L'oiseau est l'heureuse initiative d'un petit groupe de femmes (cinq en tout) qui, encouragées par les déclarations de Kate Millet (Women's Press) et de Yolande Cohen (*Le Devoir*, 19/2/80), ont décidé de profiter de cette parade devenue un peu trop traditionnelle pour riposter à la menace de guerre et, surtout, à l'éventualité de la conscription des femmes américaines dans les forces armées. Rappelons qu'au début de cette année, le président Carter cherchait à faire passer une loi qui aurait



rendu obligatoire le recensement de toute femme de moins de 21 ans (aussi bien que les hommes) en vue d'une conscription éventuelle. Si le Sénat américain apposa finalement son veto à cette loi, on peut croire que les milliers de femmes qui protestèrent y ont été pour quelque chose.

Malgré le veto, la question n'en demeure pas moins grave et de nombreux débats se poursuivent à ce sujet. Nous rapportons ici quelques propos d'une féministe radicale américaine en réponse à la montée du militarisme et plus spécifiquement « à cet argument trompeur qui affirme que le prix de l'égalité est le service militaire ».

« D'abord et avant tout, une armée est un instrument de meurtre généralisé, approuvé par l'État. Depuis la création de l'armée volontaire, on a systématiquement occulté le fait que le but essentiel d'une armée est d'entraîner et de fournir des assassins sur une grande échelle. À se fier au discours libéral, on pourrait croire que l'armée n'est qu'un programme de promotion d'emplois avec égalité d'accès...

Nous n'avons nullement l'intention de remettre notre pouvoir et notre responsabilité individuelles entre les mains d'une autorité quelconque, surtout pas entre les mains des militaires. »*

C'est dans cet esprit que les groupes autonomes de femmes se sont rassemblés autour d'un grand oiseau blanc qui semait sur son chemin, ce soir-là, de petits feuillets roses, où l'on pouvait lire :

— SOUS LE PRÉTEXTE DE L'ÉGALITÉ ENTRE LES SEXES ON UTILISERAIT NOS VIES ET NOTRE FORCE DE TRAVAIL À DES FINS D'OPPRESSION ET DE DESTRUCTION DU MONDE.

— L'ÉGALITÉ ENTRE LES SEXES EST UN « ARGUMENT EXTRÊMEMENT INSIDIEUX EN CE QU'IL UTILISE UNE REVENDICATION FÉMINISTE POUR FAIRE CAUTIONNER PAR LA MOITIÉ DE LA POPULATION UNE POLITIQUE CONTRAIRE À SES INTÉRÊTS ET SES TRADITIONS ». **

— LES POUVOIRS POLITIQUES EN PLACE CONTINUENT DE NOUS REFUSER L'ÉGALITÉ DES DROITS DANS TOUS LES DOMAINES (GARDERIE, TRAVAIL, DROIT DE DISPOSER LIBREMENT DE NOS CORPS, ETC.)

— NOUS NOUS SOMMES TOUJOURS OPPOSÉES AUX VALEURS GUERRIÈRES DES MÂLES AU POUVOIR.

Pour manifester votre appui écrire à :
 Women Against Violence
 Against Women
 579, 9th Ave., N.Y.
 10036 N.Y.
 U.S.A.

F.P.

* « Off Our Backs, avril 1980, Rapport d'une conférence à Washington, D.C. le 1er mars sur « Les femmes et la conscription », p. 7.

** « Les femmes et la conscription », Yolande Cohen, *Le Devoir*, 19/2/80.